**Se sanctifier en étudiant la théologie**

*fr. Serge-Thomas Bonino, O.P.
2024*

En 1953, un film très célèbre est sorti, avec la charmante Audrey Hepburn et le légendaire Gregory Peck. Il s'intitulait Vacances romaines. Ce n'est peut-être pas ce titre que je choisirais pour décrire vos années d'études à Rome. Si je devais choisir un classique du cinéma, je prendrais plutôt le film Quo vadis de 1951, dans lequel on voit saint Pierre fortement tenté de quitter au plus vite Rome et ses innombrables problèmes... Je parie que c'était aussi votre tentation certains jours.

En effet, après la découverte enchanteresse des beautés de la Ville éternelle, après les diverses surprises offertes aux étrangers par la culture italienne, un séjour d'études à Rome est un moment austère. Surtout pour un frère nouvellement ordonné prêtre et envoyé à Rome peu après. Plein de zèle pour la mission apostolique, convaincu, comme saint Dominique, "qu'il ne sera vraiment membre de Jésus-Christ que le jour où il pourra se consacrer de toutes ses forces au gain des âmes, comme le Sauveur de tous, notre Seigneur Jésus-Christ, s'est offert tout entier pour notre salut", notre jeune prêtre se voit condamné à s'asseoir à la place du prêtre, notre jeune prêtre se voit condamné à rester assis dans des bibliothèques poussiéreuses pendant (au moins) huit heures par jour, soit en étudiant les subtilités grammaticales du sud proto-babylonien, soit en essayant de comprendre pourquoi saint Thomas a changé d'avis sur la distinction entre essence et suppositum dans les substances séparées. Ces années ne manquent donc pas de dimension pénitentielle. Peut-être pour racheter le fait qu'à Rome les pizzas et les glaces sont excellentes et le climat presque parfait.

Cela dit, votre temps d'étude à Rome n'est pas une parenthèse dans votre vie apostolique. Il ne la suspend pas. Il serait déjà plus approprié de le considérer comme un temps de préparation à la mission, un temps de vie cachée et de maturation personnelle. Parler de préparation est cependant équivoque. Cela semble suggérer que la vie dominicaine ne commencera qu'après cette période, une fois que vous serez retourné dans la province pour assumer diverses responsabilités apostoliques. Or, ce n'est pas vrai. C'est hic et nunc, ici, à Rome, et maintenant, que le Seigneur nous appelle à la sainteté, c'est-à-dire à la perfection, à l'épanouissement de notre vie chrétienne à la manière dominicaine. Cette perfection, comme saint Thomas l'a répété à plusieurs reprises, notamment dans sa polémique avec les maîtres séculiers, consiste essentiellement, formellement, en la charité. En d'autres termes, dans l'amour de Dieu et du prochain. Je voudrais donc méditer avec vous ce matin sur le fait que l'étude de la théologie (et des disciplines connexes, comme la philosophie, le droit canonique ou l'histoire de l'Église) est une véritable œuvre de charité et, par conséquent, un chemin de sanctification, de croissance dans la sainteté. En effet, l'étude de la théologie jaillit de la charité et fait grandir la charité. Pour le démontrer, je procéderai en trois étapes. Tout d'abord, je parlerai de la pratique de la théologie comme d'une forme d'amour pour Dieu (1). Ensuite, j'examinerai la pratique de la théologie comme forme d'amour du prochain (2). Enfin, je conclurai par les réflexions de saint Thomas dans IIa-IIae, q. 188, a. 5, sur la place de l'étude dans la vie religieuse (3).

1/ La théologie comme mise en œuvre de l'amour de Dieu.

La théologie est une forme d'intelligence de la foi (intellectus fidei). Elle n'est pas la seule : la lectio divina ou la méditation des mystères du Rosaire sont d'autres formes de cette même quête de l'intelligence de la foi. Mais la théologie est sa forme proprement " scientifique " dans la mesure où la réflexion sur la foi y est structurée selon les critères et les exigences rationnelles de la " science ", au sens aristotélicien. Il s'agit d'"inculturer" le contenu intelligible de la foi dans les structures de l'intelligence humaine.

La théologie, en tant que fides quaerens intellectum, prend place dans une dynamique qui va de la foi à la vision béatifique. La foi est le point de départ (et le fondement permanent) de la théologie. Sans la foi, il n'y a pas de théologie. Par la foi, nous tenons pour vrai tout ce que la Sagesse de Dieu nous enseigne à travers la Parole de Dieu. Non pas parce que nous en percevons directement et clairement la vérité, mais parce que nous faisons confiance à Celui qui nous assure que c'est vrai. Or, à cause de son obscurité, de son clair-obscur (nous savons que c'est vrai mais nous ne savons pas pourquoi c'est vrai) et de son imperfection comme forme de connaissance (nous ne sommes pas faits pour croire mais pour voir !), la foi stimule chez le croyant un mouvement qui le pousse à essayer de comprendre et d'assimiler ce qu'il croit. La foi ne satisfait pas l'intellect mais, au contraire, le provoque. Le croyant veut assimiler tout le suc intelligible contenu dans la Parole de Dieu, il veut libérer tout son potentiel de lumière pour l'intellect. "Celui qui ne veut pas comprendre ce qu'il croit et qui croit qu'il suffit de croire les choses qui doivent être comprises, ne sait pas à quoi sert la foi" (Saint Augustin, Lettre 120). C'est donc le dynamisme intrinsèque de la foi qui nous pousse, à l'imitation de la très sainte Marie, à "garder toutes ces choses en les méditant dans nos cœurs" (Lc 2, 19), à explorer avec toutes les ressources de la raison éclairée par la foi "la sagesse multiforme de Dieu, selon le dessein éternel qu'il a accompli dans le Christ Jésus notre Seigneur" (Ep 3, 10-11). La théologie devient alors comme une anticipation de la joie du Ciel, de la Vision dans laquelle nous verrons Dieu et où tout deviendra clair, évident. En bref, l'intelligence de la foi est "un certain commencement ou une participation au bonheur futur" (Ia-IIae, q. 66, a. 5, ad 2).

Or, cette quête, qui résulte de la nature même de la foi (et non d'une curiosité facultative), est également animée par la charité, c'est-à-dire par l'amour de Celui qui est l'objet même de la contemplation théologique. En effet, la théologie est radicalement théocentrique. Elle n'a pas d'autre objet (objet formel) que Dieu lui-même et n'a pas d'autre fin que de connaître Dieu. Le théologien considère toutes les choses dans la mesure où elles se rapportent à Dieu et où elles nous permettent de mieux le connaître. C'est parce que j'aime Dieu que je veux mieux le connaître. "Quid Deus ? Qu'est-ce que Dieu ?" demandait l'enfant saint Thomas. Justement, avec saint Thomas, il faut distinguer deux types de contemplation : celle du philosophe et celle du théologien. La contemplation du philosophe consiste en un regard métaphysique et sapientiel qui saisit Dieu comme la Cause de l'être en tant qu'être et qui regarde tout à cette lumière. Cette contemplation est motivée avant tout par l'amour de la connaissance, car la connaissance est le bien de l'intellect. Elle enrichit notre vie et la rend plus pleine. La contemplation théologique du chrétien, en revanche, est davantage motivée par l'amour de celui qui est contemplé, à savoir le Dieu trois fois saint. Saint Thomas l'explique à propos du maître des contemplatifs, l'apôtre saint Jean :

"Sa contemplation est parfaite, car un tel acte est parfait lorsque celui qui contemple s'élève à la hauteur de la réalité contemplée. En effet, si l'on reste à un niveau inférieur, aussi sublime que soit l'objet contemplé, la contemplation n'est pas parfaite. Pour l'être, il faut donc qu'elle s'élève et atteigne le but propre à la réalité contemplée, avec l'adhésion et le consentement de la volonté et de l'intelligence à la vérité contemplée. "Connais-tu dans sa perfection le chemin des nuages ? - c'est-à-dire la contemplation des prédicateurs (=les nuages contiennent l'eau qui féconde la terre comme la parole de Dieu transmise par les prédicateurs féconde les cœurs) - sais-tu qu'il est parfait, parce qu'ils adhèrent fermement, avec la volonté et l'intelligence, à la Vérité suprême contemplée ? " (Prologue du Commentaire de l'Évangile de Jean).

Mais il faut distinguer ici deux formes complémentaires de contemplation chrétienne. La première est la contemplation théologique qui, s'exprimant dans un discours rationnel (analogique) à vocation universelle, est la seule capable d'être communiquée ou prêchée en tant que telle. Les contemplata dont il est question dans notre devise contemplata aliis tradere sont les fruits de cette contemplation théologique. L'autre forme de contemplation est la contemplation mystique ou infuse. Elle découle de l'action de l'Esprit Saint en nous par ses dons, en particulier le don de la Sagesse. Cette contemplation mystique consiste en une expérience personnelle de la présence de Dieu, rendue possible par la "connaturalité" ou familiarité résultant de l'union créée par la charité entre notre âme et le Dieu trinitaire qui l'habite. Mais cette contemplation éminemment personnelle est par définition " ineffable " et donc incommunicable en tant que telle.

Où demeures-tu ?", demandent les premiers disciples à Jésus.  Le Christ répond : "Venez et voyez", parce que la demeure de Dieu, tant dans la gloire que dans la grâce, ne peut être connue que par l'expérience : en effet, elle ne peut être expliquée par des mots. C'est ainsi que nous lisons dans l'Apocalypse : 'À celui qui vaincra, dit l'Esprit, je donnerai un caillou blanc, et sur ce caillou sera écrit un nom nouveau, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit'" (Commentaire de l'Évangile de Jean, c. 1, lett. 15).

Bien qu'elle ne puisse être communiquée en tant que telle, cette expérience spirituelle, cette sagesse mystique est néanmoins le biotope dans lequel la théologie, en tant qu'intelligence de la foi, peut s'épanouir. C'est l'atmosphère dans laquelle la théologie peut se déployer pleinement, en évitant, entre autres, les pièges du "rationalisme" ou des idéologies. L'expérience spirituelle, en effet, maintient vivant le sens du mystère et stimule le désir de Dieu qui sert de moteur à la théologie. Par conséquent, l'intensité de la vie spirituelle personnelle du théologien, ainsi que son attention à l'expérience des saints, influencent indirectement son travail intellectuel. La plupart de nos grands théologiens ont été à la fois des saints et des proches des saints (pensez à la proximité entre Meister Eckhart et les moniales contemplatives, celle de Bañez et de Sainte Thérèse). En sens inverse, la théologie donne à la vie spirituelle ses fondements objectifs et la préserve du sentimentalisme ou des illusions subjectives. Bref, le saint et le théologien font bon ménage. Cela dit, la théologie reste un savoir avec ses exigences rationnelles propres, il ne suffit donc pas d'être saint pour être théologien. La prière ne remplace pas l'étude !

Votre séjour d'études à Rome est le bon moment pour établir cet équilibre entre l'étude de la théologie et la vie de prière, sous ses différentes formes, prière personnelle et vie liturgique. Le Père Lagrange disait : "J'aime écouter l'Évangile quand il est chanté par le diacre à l'ambon, au milieu des nuages d'encens : alors les paroles pénètrent plus profondément dans mon âme que lorsque je les trouve dans une discussion de revue" (Revue biblique, 1892, p. 2). Et l'on sait que la " journée type " de saint Thomas (lorsqu'il ne voyageait pas) consistait à faire la navette entre la cellule (étudier), l'église (prier) et la chaire (enseigner).

2/ La théologie comme mise en œuvre de l'amour du prochain

Le Dieu que nous contemplons est le Dieu de l'amour qui désire se communiquer. La transmission de la connaissance de Dieu est donc une exigence qui naît de la contemplation elle-même. Nous prêchons "ex abundantia contemplationis", comme le dit saint Thomas. La prédication déborde de la contemplation. Notre étude est donc animée par l'amour du prochain, par le souci de lui communiquer la connaissance de Dieu qui le sauve. Ce " prochain " à qui nous communiquons les fruits de notre contemplation, c'est d'abord le prochain " lointain ", celui qui ne connaît pas Dieu mais qui est appelé à partager avec nous la connaissance et l'amitié de Dieu. Mais c'est aussi (nous l'oublions souvent) le prochain "proche", le frère avec lequel nous vivons et partageons l'amitié de Dieu.

En effet, un certain partage du travail théologique nourrit et renforce notre communion fraternelle. "Parler avec Dieu et de Dieu" commence dans la communauté. Nous sommes appelés à nous édifier les uns les autres en "parlant de Dieu", en partageant notre compréhension de la foi. Pensez à la conversation entre saint Augustin et sa mère Monique à Ostie, ou aux échanges spirituels entre saint Benoît et sa sœur Scholastique. Sur le modèle de la dialectique du Convivio de Platon, en échangeant les merveilles de Dieu les uns avec les autres, ils s'élèvent toujours plus haut vers la Source, vers Dieu. Bien sûr, il n'est pas facile de se parler de choses aussi intimes. L'échange spirituel sur le modèle de Benoît et de Scholastique ne va pas de soi. On raconte dans ma province qu'un frère (dont je tairai le nom) fit un jour irruption dans la chambre d'un autre et, après un interminable monologue où il exposa ses pensées sur tous les sujets imaginables sans que l'autre n'ouvre la bouche, il conclut : " Ah, tu vois, comme c'est bon d'échanger entre frères ".Personnellement (mais je ne me vante pas), je n'aime pas trop discuter, et encore moins débattre, de théologie à table, autour de pâtes et d'un steak, ou dans les couloirs. Il y a trop de facteurs parasites dans ces discussions (le désir d'avoir raison, de faire bonne impression, de montrer son aisance mentale...). Je ne nie pas du tout l'utilité du dialogue, de ces confrontations directes de personne à personne, qui nous poussent souvent à sortir de nos préjugés, mais j'avoue que je préfère écouter un frère prêcher ou faire un rapport, ou même lire ce que les frères écrivent pour pouvoir ensuite y réfléchir calmement. A chacun sa méthode. Le point capital est de se laisser édifier par l'apport des frères et sœurs.

Passons au "lointain" suivant, à la mission apostolique qui vise à préparer et à favoriser la rencontre avec l'unique Seigneur. Le travail théologique vise (au moins) trois objectifs :

 1/ La première est de veiller à ce que soit prêchée l'authentique Parole de Dieu, la seule qui puisse toucher et guérir les cœurs, et non une contrebande, un Organisme génétiquement modifié, c'est-à-dire le produit de nos envolées ou de nos idéologies. Nos contemporains sont légitimement soucieux de léguer aux générations futures une planète vivable. De même, en tant que ministres de l'Église, nous devons veiller à transmettre inchangé ce que l'Église a reçu du Christ. "Timothée, garde le dépôt" (1 Tm 6, 20), demande saint Paul à Timothée. Il faut assurer la traçabilité du produit, comme on dit. C'est pourquoi l'un des objectifs de notre étude assidue de la Parole de Dieu et de la Tradition sera de collaborer efficacement avec les évêques dans leur tâche de prédication de la vraie foi catholique.

2/ Un deuxième objectif de notre étude au service de la mission est de déminer le terrain culturel et intellectuel, pour rendre possible l'accueil de la Parole de Dieu par nos contemporains. En effet, dans chaque culture, il existe des idées et des modes de pensée, profondément enracinés dans la vie sociale, qui conditionnent les choix existentiels des personnes. Ces structures culturelles peuvent faire obstacle à l'accueil de la Parole de Dieu. Par exemple, il y a toute une mythologie qui s'est greffée sur les théories scientifiques de l'évolution des espèces (hypostatisation de la Vie ou de la Nature, présentation de l'histoire humaine comme le fruit du hasard...) et qui ferme objectivement à beaucoup l'accès à une conception de l'homme ouverte à la dimension spirituelle. Ou encore, la réduction de la rationalité aux seules "sciences dures", qui prévaut dans nos sociétés, conduit inévitablement à un relativisme dans les domaines philosophique, moral ou religieux, incompatible avec la dimension de vérité de la foi, puisque tous ces domaines de l'existence humaine ne sont plus considérés comme relevant de la compétence de la raison, avec sa prétention à l'universalité et à l'objectivité, mais sont laissés à l'opinion et au sentiment. Or, il est essentiel pour nous de comprendre comment pensent nos contemporains et pourquoi ils pensent ainsi.C'est à la philosophie de nous aider à comprendre d'où viennent ces structures de pensée (ce qui permet de les relativiser et donc de les dépasser). Il faut prendre au sérieux le fait que les cultures de nos sociétés occidentales ont radicalement changé. Elles ne sont plus chrétiennes, ni même d'inspiration chrétienne. Elles sont fondées sur des visions de l'homme, du sens ou du non-sens de la vie qui n'ont plus rien à voir avec la vision chrétienne... Il faut donc identifier leurs principes, pour les critiquer bien sûr, mais aussi pour saisir peut-être certaines des opportunités offertes pour les prêcher. Par exemple, l'individualisme radical (avec toutes ses conséquences négatives) peut aussi conduire à une certaine redécouverte de la dimension sapientielle du christianisme, autrefois occultée par l'insistance unilatérale sur la dimension sociale de la foi... Cela dit, se confronter à ces visions du monde, souvent très cohérentes mais hermétiques à la foi, est un exercice périlleux, une mise à l'épreuve de notre foi personnelle.Le frère qui se consacre à cette confrontation a besoin d'intensifier sa vie spirituelle en proportion, et a besoin du soutien de la communauté. Il n'est pas prudent de s'aventurer seul sur ce chemin. J'ai parlé de la situation culturelle de l'Occident, de sa culture athée et nihiliste, qui affecte le village global. Mais une tâche similaire incombe à nos frères d'Afrique ou d'Asie. Ils doivent pénétrer en profondeur les systèmes culturels dans lesquels ils vivent, pour y discerner ce qui constitue à la fois des pierres d'attente de l'Evangile et des points de résistance à la foi.

3/ Le troisième objectif du travail théologique au service du prochain est de faire entrevoir la beauté attrayante du Mystère, c'est-à-dire la cohérence du dessein de Dieu. Tout d'abord, sa cohérence interne, celle dont saint Paul fait l'éloge à la fin de sa réflexion sur le projet de Dieu : "O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies inaccessibles" (Rm 11,33). Mais il faut aussi montrer comment la lumière de la foi est capable d'éclairer et de donner sens à tout l'ordre naturel des réalités humaines.

Le but apostolique de l'étude détermine également son objet. C'est-à-dire : que devons-nous étudier en tant que Dominicains ? En bref, et pour reprendre une exhortation constante de nos Constitutions, l'étude doit "être utile au prochain". Par conséquent, le vice de curiositas doit être évité. La curiosité, chez saint Thomas, n'a pas grand-chose à voir avec la fâcheuse habitude de regarder par le trou de la serrure pour espionner les frères. Non, la curiosité est bien plus que cela. Elle signifie tout usage de l'intelligence déconnecté des finalités profondes de l'existence humaine et chrétienne. En d'autres termes, le curieux est celui qui gaspille son intelligence, en l'utilisant pour ce qui n'en vaut pas la peine. Au contraire, l'étude authentique doit être "utile", c'est-à-dire qu'elle doit être un moyen approprié pour atteindre les objectifs de la personne, en fonction de son état de vie ou de sa mission spécifique. Un médecin tellement fasciné par les livres de science-fiction qu'il néglige de mettre à jour ses compétences en lisant des revues médicales spécialisées tomberait certainement dans le vice de la curiosité. En revanche, les premiers dominicains insistaient sur la nécessité de subordonner l'étude au bénéfice des autres. À cet égard, Umberto de Romans, maître de l'Ordre des prêcheurs, a délivré un message très sévère :

"Plusieurs choses entravent l'accomplissement de notre mission. La première est le manque de connaissance des langues, à l'étude desquelles certains frères ne veulent guère se consacrer, tandis que beaucoup, en étudiant, font passer diverses curiosités avant l'utilité.

Soyons clairs. La vie intellectuelle ne peut être soumise à un utilitarisme à court terme. Il ne s'agit pas de limiter l'étude à la résolution hâtive de problèmes d'actualité. Il faut savoir prendre du recul ou de la hauteur (justement pour pouvoir répondre avec plus de profondeur aux problèmes d'aujourd'hui). L'équilibre à trouver n'est pas facile : d'une part, il faut que la vie intellectuelle soit gratuite, mais d'autre part, il faut veiller à maintenir un lien avec la finalité missionnaire de l'Ordre. Nos frères de la Commission léonine qui identifient les variantes manuscrites des commentaires de saint Thomas sur Aristote ne perdent pas de temps. Ils finiront par nous offrir un texte fiable qui nous aidera à comprendre une doctrine de saint Thomas utile pour penser la réalité d'aujourd'hui... Disons que ces études ultra-spécialisées doivent être équilibrées sur le plan personnel par le souci de nourrir sa culture générale (théologique). De plus, ces études ultra-spécialisées doivent être en quelque sorte ordonnées à la théologie.. :

"Les philosophes prétendent étudier les sciences humaines du point de vue des doctrines humaines. Mais les religieux s'appliquent surtout à l'étude des lettres concernant la "doctrine selon la piété", selon la formule de saint Paul (Tite 1, 1). Quant aux autres enseignements, ce n'est pas l'affaire des religieux, dont la vie appartient entièrement au ministère divin, sauf dans la mesure où ils sont ordonnés à la théologie" (IIa-IIae, q. 188, a. 5, ad 3).

C'est l'une des (innombrables) différences avec les Jésuites. Un jésuite peut étudier pour devenir un expert en biologie cellulaire. Le but est de pénétrer les milieux scientifiques pour assurer la présence de l'Eglise. Je ne crois pas qu'un dominicain puisse se spécialiser sans scrupules dans la biologie cellulaire, même s'il doit se tenir au courant de l'état de la science, surtout s'il enseigne la philosophie de la nature ou l'anthropologie théologique.

3/ IIa-IIae, q. 188, a. 5

Je conclurai brièvement par l'article 5 de la q. 188 de IIa-IIae. La q. 188 est consacrée à la diversité des formes de vie religieuse. Cette diversité, qui rend gloire à Dieu, résulte de la diversité des fins particulières poursuivies par les différents ordres religieux, c'est-à-dire de la diversité des œuvres de charité auxquelles ils se consacrent. Parmi ces œuvres, saint Thomas mentionne le salut des âmes par la prédication (art. 4) et, dans l'article suivant, il demande si "un ordre religieux doit être établi en vue de l'étude". La formulation est étrange, car l'étude ne peut être le but même d'un ordre religieux. En fait, Thomas se demande s'il est légitime qu'un ordre religieux fasse de l'étude un élément structurel de son identité (définie par sa mission). Dans le corps de l'article, saint Thomas distingue trois niveaux de justification de l'étude dans la vie religieuse, allant du général au particulier, c'est-à-dire de la vie religieuse en général à la vocation dominicaine.

\* Tout d'abord, l'étude est utile à la vie religieuse en général, car elle favorise la pratique des vœux. Par exemple, elle favorise la chasteté en raison de sa dimension pénitentielle.

\* Deuxièmement, l'étude est particulièrement utile pour la vie religieuse contemplative. D'une part, l'étude aide à éliminer l'erreur et l'illusion, si fréquentes dans la vie spirituelle. D'autre part, l'étude nourrit la contemplation.

\* Troisièmement, l'étude est certainement nécessaire pour les religieux qui coopèrent à la mission de prédication des évêques, comme c'est le cas pour les frères de l'Ordre des Prêcheurs.

 Alors, chers frères, au travail !